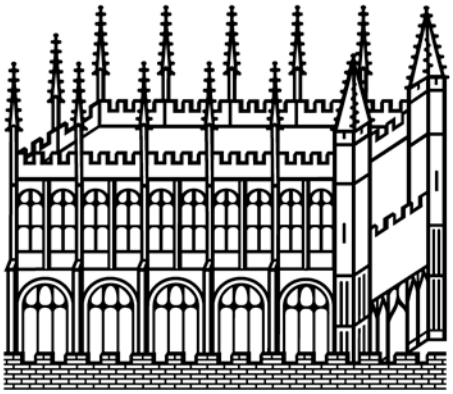


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

R.P.G. 13869
HL-868 A.10

LES

Femmes dans l'Œuvre de Richard Wagner

DU MÊME AUTEUR:

Études analytiques, critiques, thématiques

L'Attaque du Moulin, d'Alfred Bruneau.
Briséis, d'E. Chabrier.
Le Chant de la Cloche, de Vincent d'Indy.
L'Évolution musicale chez Verdi : Aïda. — Othello. — Falstaff.
Fervaal, de Vincent d'Indy.
Hœnsel et Gretel, d'E. Humperdinck.
Les Interprètes musicaux du Faust de Gœthe (épuisé).
Messidor, d'Alfred Bruneau.
L'Œuvre théâtral de Meyerbeer.
L'Œuvre lyrique de César Franck.
Proserpine, de Saint-Saëns.
Le Rêve, d'Alfred Bruneau.
Samson et Dalila, de Saint-Saëns.
Sancho, de Jaques-Dalcroze.
Tannhœuser.
Les Troyens, de Berlioz.
Le Vaisseau Fantôme.

Ouvrages Divers

Collot d'Herbois à Nantes, d'après une pièce originale découverte dans les Archives de la Ville.
Dix jours à Bayreuth.
Notes de Voyage.
Souvenirs de Bayreuth.
Le Théâtre à Nantes depuis ses origines jusqu'à nos jours (1430-1893).

ÉTIENNE DESTRANGES

LES

FEMMES

DANS L'ŒUVRE DE

RICHARD WAGNER

PRÉFACE DE ALFRED BRUNEAU

VINGT DESSINS INÉDITS DE A. DE BROCA

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
(SOCIÉTÉ ANONYME)
33, Rue de Seine, 33

1899

L'Auteur et l'Éditeur de cet ouvrage déclarent réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège et la Hollande, les droits de traduction et de reproduction.

A

MADEMOISELLE A. DE ROMAIN

En souvenir de nos admirations communes et

comme témoignage d'une vieille amitié

E. D.

PRÉFACE

PRÉFACE

Les Femmes de Wagner.... Toute l'immensité d'un monde, des mondes, du Monde ; toute la puissance de la Vie, de la vie de rêve, d'Au-Delà, de la vie de réalité aussi, vécues l'une et l'autre, chaque jour, par chaque être de bonheur, de souffrance, d'idéal et de passion, de la vie éternelle et splendide ; toute la profondeur de l'abîme mystérieux, insondable où, de siècle en siècle, nous nous précipitons pour trouver la force, le courage, la foi et le salut, pour renaître et achever dignement la tâche que le Destin nous imposa, abîme de l'âme créatrice de notre âme, de l'Ame universelle et féconde ; toute la magnificence prodigieuse de la Nature en fleur, de l'Humanité triomphante et chantante !

Les Femmes de Wagner.... Autant vaudrait dire le drame wagnérien tout entier, la pensée wagnérienne tout entière, l'art wagnérien tout entier. Car c'est des péripéties qui s'accomplissent dans le cœur des Femmes de Wagner et non d'une intrigue scénique, du mouvement théâtral, d'un jeu visible de combinaisons que sont, à la fois, engendrés l'action, les autres personnages, la poésie, la musique, le symbole, la plastique et jusqu'au décor des œuvres où elles paraissent. Les Femmes de Wagner mènent le drame wagnérien, magnifient la pensée wagnérienne, sublimisent l'art wagnérien. Elles commandent aux dieux, aux héros et aux hommes qui leur obéissent aussi bien les uns que les autres et qui n'ont de raison d'être que par elles. Que les Femmes de Wagner surgissent de la nuit des temps fabuleux, de la brume des époques légendaires ou du soleil de notre existence quotidienne, — qui de nous n'a été Walther, ne fût-ce qu'un instant, et n'a rencontré Eva ? — elles restent femmes, rien que femmes et, par cela même, dominent de l'incommensurable hauteur morale où les élève leur caractère de femmes, les êtres, quels qu'ils soient, qui vivent autour d'elles. L'œuvre de Wagner n'est l'œuvre d'humanité par excellence, — j'y insiste, — que grâce aux Femmes de Wagner qui ont, en elles, toute l'Humanité.

C'est donc comme un raccourci de l'œuvre de Wagner que l'on trouvera dans ce bref volume où un wagnérien militant et

de solide notoriété, très renseigné et aimant à la fois la musique de Wagner et la musique française, — documentation et largeur d'esprit doublement rares, doublement précieuses, et qui lui font doublement honneur, — M. Etienne Destranges, a crayonné, en un rigoureux ordre chronologique, le portrait des Femmes dans l'œuvre de Wagner. Avec un tel sujet, il eût pu amonceler des tomes surpassant les plus inaccessibles Himalayas, tomes que d'autres écriront, n'en doutons pas. Mais il a préféré condenser en un petit livre ses impressions de spectateur, de penseur et aussi d'amoureux des Femmes de Wagner. Oui, certes, M. Destranges a été amoureux des Femmes de Wagner, car il ne s'est point contenté d'en tracer l'esquisse morale ; il en a copié les traits physiques d'après les « originaux » que lui a fournis son imagination, et ces figures, présentées de la sorte, simplifiées, réduites à ce qu'elles ont d'absolument essentiel, acquièrent un indéniable relief, une évidente intensité d'expression.

J'ai dit que les Femmes de Wagner avaient en elles toute l'Humanité. Voici d'abord Irène, la première en date des grandes Dévouées, des grandes Généreuses, des grandes Consolatrices que sont, pour la plupart, les Femmes de Wagner. Elle ne sauvera personne, celle-là, mais elle sacrifiera son amour et sa vie pour adoucir un peu la chute et la mort d'un frère et, bien qu'inutile, son acte n'en sera pas moins profondément humain et féminin. Voici Senta, la rédemptrice du

Maudit, de l'Etranger, de l'Innomé, semeuse dans le champ wagnérien de l'idée du rachat de l'homme par la femme, idée qui germera et poussera, comme une moisson magnifique, en d'autres drames, guérisseuse de l'universelle et immémoriale souffrance. Voici Vénus, déesse renaissante qu'est toute femme par la gloire de sa beauté, par l'enchantement de son regard, de sa parole et de sa caresse, par le don de la forme, inspiratrice des poèmes, des musiques, des statues, des œuvres de pensée et de vérité, par l'oubli qu'elle offre des malheurs et des peines assez tôt recommençants. En lutte avec elle, voici Elisabeth, la « jeune fille » ignorante et triomphante opposant la religion de l'Esprit à la religion de la Chair, et réconciliant ces deux religions dont l'Humanité ne saurait se passer, la libératrice du monde entier, la divine pardonneuse qui toujours, toujours, paiera de sa douleur et de son renoncement la dette croissante de la Vie. Voici Elsa, proclamant, en la suprême mélancolie, l'absolue impossibilité du parfait bonheur. Après avoir essayé d'édifier le sien, elle le démolit, l'anéantit par sa faute, par atavisme, par ce qu'il y a en elle de plus féminin : le stérile désir de la Science, renouvelant, comme il est renouvelé chaque jour, le désastre primordial. Voici Ortrude, la mauvaise femme, la seule femme qui, parmi les Femmes de Wagner, soit complètement mauvaise. Son nom sonne le Mal, le Mal terrible, superbe et ténébreux, invention de démone, léguée à l'Humanité, fière de s'en servir.

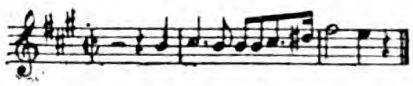
Voici Isolde, verseuse des philtres d'amour et de mort, magicienne effroyablement, splendidement subtile des sensations, chercheuse d'infini à qui, après la trop lente fuite du jour, ne suffit pas encore le mystère de la nuit, à qui il faut le délice du trépas pour contenter son effrénée passion de la Chimère. Voici Brangæne, la sage avertisseuse que jamais aucune amante, aucun amant n'écoutent quand elle leur crie de prendre garde. Voici Eva qui, avec sa grâce enjouée de petite bourgeoise, gagne tous les cœurs, se moque des imbéciles et des pédants, fait d'un ouvrier le poète de la nation et unit, en se mariant à l'homme de son choix, le peuple à la noblesse; et, à côté d'elle, voici Madeleine, la bonne nourrice, qui ne veut point vieillir et qui, gaiement, se laisse encore courtiser par les garçons. Voici les Filles du Rhin, montrant l'Or étincelant au monde voleur. Voici Fricka, l'épouse trompée, modèle de fidélité et d'exigence conjugales; Erda, la mère originelle; Brünnhilde, l'enfant préférée, héritière unique du cœur, de la pensée, de la volonté du père; Sieglinde, la sœur incestueuse dont le crime est peut-être une manifestation suprême de l'ingénue Pitié. — La famille, où sourit Freïa, où pénètre un instant Gutrune, bien que d'essence divine, n'en est pas moins d'une extraordinaire et frémissante humanité. — Voici, sur les champs de bataille, les Walkyries, ramasseuses de morts, et, dans les jardins de volupté, les Filles-fleurs, charmeuses de vivants. Et voici, enfin, la dernière femme de Wagner, Kundry,

le Bien et le Mal, le Beau et l'Horrible, l'Humanité en une seule personne, la Femme nouvelle en qui renaissent, à la fois, toutes les femmes anciennes et qui, par conséquent, résume l'œuvre entier. Sans doute ne commande-t-elle point visiblement à Parsifal et, si le sort du Hollandais dépend du sacrifice de Senta ; si Tannhæuser, pour avoir obéi à Vénus, est sauvé par Elisabeth ; si le pouvoir surnaturel de Lohengrin n'a pas raison de la simple curiosité d'Elsa ; si Fréderic exécute servilement les ordres d'Ortrude ; si Tristan consent à boire à la même coupe qu'Isolde ; si Hans Sachs doit son génie à Eva, dispensatrice du bonheur de Walther ; si Wotan, le maître des maîtres, transmet son omnipotence à Brünnhilde, qui réalise ce que le père, entré par elle dans le Crépuscule, a pu à peine prévoir ; si les Femmes de Wagner, comme je viens de le montrer, décident de la destinée de ces hommes et de tant d'autres qu'il est inutile d'énumérer, Kundry, sous nos yeux, s'humilie devant le Pur et trouve en lui son rédempteur. Mais c'est elle qui nécessite la rédemption, étant l'Humanité, et crée le rédempteur. En embrassant Parsifal, consciente de sa souveraine puissance, elle s'écrie : « Mon baiser t'a fait dieu ! » et prononce une sublime et définitive parole.

Admirez-les donc chaque jour davantage, ces Femmes de Wagner, et, comme l'auteur du livre que vous allez lire, soyez-en amoureux, car, puisqu'elles sont l'Humanité, elles sont la Vie, — je l'ai dit et je le répète, — votre vie, la vie de tous les

êtres et de tous les temps, la Vie adorable malgré ses rigueurs, et c'est pourquoi, si méconnues, si combattues d'abord, elles ont glorieusement triomphé de la Sottise et de l'Erreur, imposant au monde la Vérité invincible et éternelle, force suprême de l'Art et des peuples !

ALFRED BRUNEAU.



I

IRÈNE

I

Irène

(*Rienzi*)

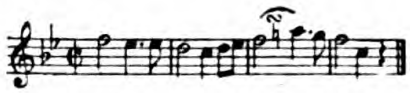
Avec ses cheveux noirs, ses yeux brillants, son teint mat, ses traits réguliers, Irène représente le type romain dans toute sa pureté. Ses parents sont morts, et c'est son frère Cola Rienzi qui a pris soin de sa jeunesse. Il l'a élevée dans l'amour de Rome et de la liberté, dans la haine des nobles oppresseurs, dans l'attachement au peuple opprimé. Grâce à lui, l'âme d'Irène s'est ouverte à tous les grands sentiments, à tous les élans généreux. Rienzi a fait de sa sœur

une vraie romaine dans l'acception morale du mot. Aussi, Irène éprouve-t-elle pour celui qui fut le père de son esprit, pour le tribun libérateur de la Ville, une affection sans bornes.

Malgré sa naissance plébéienne, son éducation républicaine, Irène aime un jeune noble, Adriano Colonna, et en est aimée. Mystères étranges du cœur ! Ces deux êtres, si peu faits l'un pour l'autre par la destinée, ont juré de s'appartenir. Rienzi lui-même, devant la passion de sa sœur, a laissé tomber ses préventions. Tout semble donc favoriser l'amour d'Irène. Mais le peuple, insensé et inconstant, comme toujours, se révolte contre l'homme qui lui a donné la liberté et demande sa mort à grands cris; l'Église, aussi ingrate que le peuple, excommunie Rienzi, après s'être servi de lui, et le tribun tombe du faîte du pouvoir où son génie l'avait élevé. Irène n'a qu'à fuir pour être heureuse; Adriano est là qui lui tend les bras. Mais l'affection fraternelle l'emporte. Rienzi est maudit, délaissé; ses espérances de grandeur, ses rêves de gloire pour l'Italie sont anéantis par une révolte absurde;

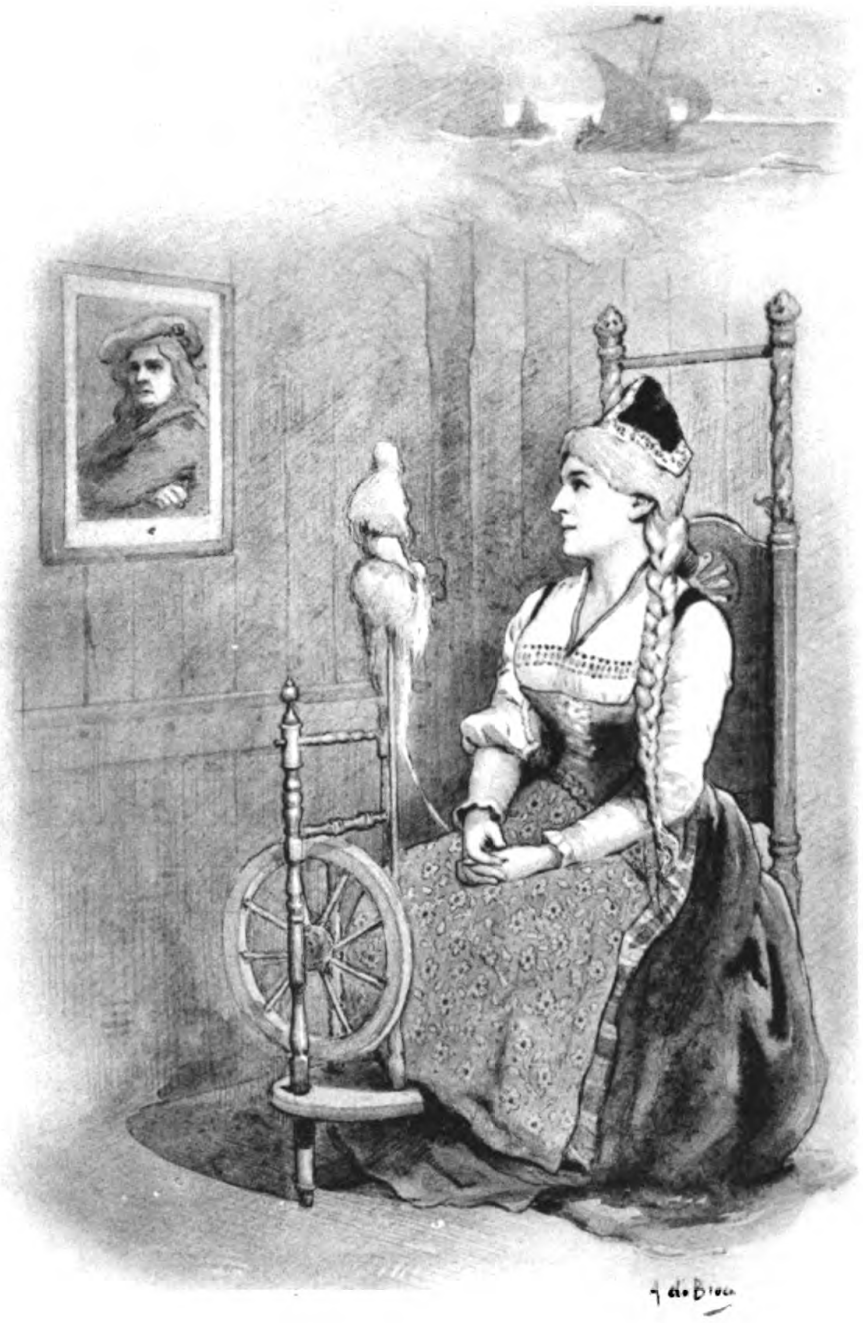
ses amis l'ont trahi : il reste seul, désespéré, devant les ruines de son œuvre. Dans la fuite de tous, seule Irène lui restera fidèle. Pour ne pas abandonner son frère en ces instants tragiques, elle fait le sacrifice de son amour. Impuissante à sauver Rienzi, elle veut, au moins, partager sa mort. Le cœur d'Irène devine que, pour le malheureux, ce dévouement, qu'il refuse d'accepter, sera la consolation suprême. Elle n'hésite pas ; elle va vers ce qu'elle croit être le devoir. Son sacrifice sera stérile. Qu'importe ! Elle aura adouci les derniers moments du tribun en lui donnant une preuve qu'ici-bas tout n'est pas ingratitude. Et, librement, elle s'élance dans l'incendie pour rejoindre le frère bien-aimé. Toujours elle s'est tenue à ses côtés dans les jours de gloire ; au jour de désastre et de deuil, elle veut y paraître encore.

TAYLOR INST



II

SENTA



II

Senta

(Le Vaisseau Fantôme)

Toute jeune, elle a perdu sa mère. Elle a grandi, sous l'œil vigilant de sa nourrice Marie, dans la vieille maison de bois norvégienne, bâtie aux bords du fjord, dont les eaux, à la verte transparence, reflètent, tel un miroir, les pics neigeux des hautes montagnes.

Le père, le marin Daland, est à la mer les trois quarts de l'année. Bon homme, mais âpre au gain, il s'occupe peu de son enfant.

Senta, devenue jeune fille, est courtisée par Erik,

un vaillant chasseur de chamois. Pourtant il est douteux que Daland accepte pour gendre ce prétendant peu fortuné. Néanmoins, élevée avec le jeune homme, Senta lui a laissé l'espérance qu'elle pourrait un jour devenir sa femme.

La vie, pour la jeune fille, s'écoule simple et monotone, remplie par les travaux du ménage. Pendant les longues veillées d'hiver, passées à filer autour de l'âtre avec ses amies du village, au milieu des longues causeries sans intérêt bien vif, des naïfs récits des vieilles légendes, Senta reste souvent pensive. Son esprit, plus réfléchi que celui de ses compagnes, se renferme, s'isole, et, pendant que tout le monde, en tournant le fuseau, babille autour d'elle, on la voit s'arrêter de travailler.

Ses yeux bleus, d'une douceur extrême, mais où se devine aussi une indomptable fermeté, se dirigent vers un portrait accroché au fond de la salle, et, immobile, perdue dans une contemplation muette, elle ressemble ainsi, sous les soyeux et fins cheveux blonds qui auréolent son front, à une sainte en extase.

Ce portrait représente un sombre personnage

dont les aventures fantastiques ont, bien souvent, occupé les veillées. C'est sa nourrice Marie qui, la première, a narré à Senta la terrible histoire du capitaine hollandais, condamné par Dieu à errer sur les mers tant qu'il n'aura pas trouvé une femme qui lui soit fidèle jusqu'à la mort.

Enfant, Senta avait été profondément émue par les malheurs du Hollandais; jeune fille, elle sentit cette émotion se changer en une pitié profonde. Son âme, tendre et mystique, était préparée à recevoir et à faire fructifier ce sentiment de commisération qui, peu à peu, devint, chez elle, plus puissant que tout autre. Senta, maintenant, avec une clairvoyance de prédestinée, sait quelle doit être sa tâche sur cette terre: sauver l'âme de l'Errant des Mers, l'arracher à l'éternel supplice, et, pour cela, aimer le capitaine maudit et lui être fidèle jusque dans le trépas. Et, malgré l'étonnement de ses jeunes compagnes, les inquiétudes de la vieille Marie, le désespoir d'Erik, elle affirme avec ardeur, comme si elle obéissait à une puissance d'En Haut, son désir et son vœu.

Aussi, quand son père revient au port, ramenant avec lui, sort étrange, l'homme qu'au premier coup d'œil elle reconnaît pour Celui que sa charité veut libérer, un long entretien n'est pas nécessaire entre eux. Depuis longtemps, Senta appartient au Hollandais, elle est à lui corps et âme et, cette fois, le capitaine peut laisser l'espérance entrer dans son cœur.

Amour désintéressé, s'il en fut, que celui de cette enfant qui, librement, se donne à un inconnu pour le salut de cet inconnu ! Amour surhumain, car rien de ce qui fait l'amour, au sens étroit du mot, n'y entre et, seule, la Pitié sainte en est le facteur unique et puissant ! Amour inexplicable chez toute autre que la fille de Daland ! Mais Senta est une Illuminée ! Elle est de la race des sainte Thérèse et des Marie Alacoque ! Une force mystérieuse la dirige, et elle n'essaie pas de réagir contre. Elle est atteinte de la folie du Sacrifice, si l'on peut appeler ce sentiment généreux une folie ; elle ne pense nullement à elle-même, ni aux siens ; elle brise, impitoyable, le cœur d'Erik ; elle briserait pareillement celui de

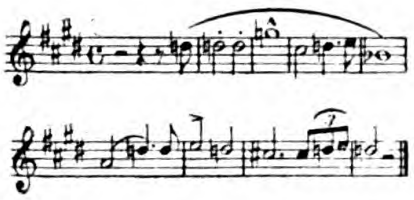
son père, si ce dernier se mettait entre elle et l'homme qu'une vocation irrésistible lui donne mission de sauver.

Lorsque, rendu sceptique par toutes ses déceptions passées, le Hollandais doutera de la foi de sa fiancée et, désespéré, lèvera l'ancre pour recommencer sur son navire aux mâts noirs, aux voiles rouges, sa course fantastique, Senta, la Fidèle, s'élancera dans les flots accomplissant sans hésitation l'acte suprême qui délivrera le Maudit.

Cette figure de la jeune Norvégienne est l'une des plus exquises de Wagner. Elle a été traitée par le poète et le musicien avec une sobriété de moyens, une délicatesse de touche, vraiment remarquables.

Dans cette partition du *Vaisseau Fantôme*, la première véritablement originale du Maître, c'est donc la *Pitié* qui, par Senta, domine l'action entière. De même dans l'œuvre ultime, dans ce radieux *Parsifal* que Franz Liszt, en un jour d'enthousiasme, appelait un miracle, ce sera encore ce sentiment divin de la *Pitié* qui servira de pivot au drame.

N'est-il pas curieux qu'au début et à la fin de sa carrière glorieuse, ce grand sentiment de la compassion humaine ait prédominé chez Richard Wagner ?



III

VÉNUS

A de Broca

III

Vénus

(*Tannhæuser*)

Celle qui, pendant plusieurs siècles, a régné sur le monde antique, Celle que tous les grands poètes grecs et latins ont célébré dans leurs chants, Celle dont les formes divines ont été reproduites avec amour par le génie des sculpteurs de l'Hellade et immortalisées dans le marbre de Paros, a vu, un jour, ses autels renversés, alors que, plus que jamais, elle semblait toute puissante.

Les disciples d'un prolétaire juif, crucifié par ses compatriotes pour ses théories subversives, se sont

répandus à travers le vieux monde, porteurs d'une foi nouvelle. Cette foi ordonne aux hommes le mépris de la Chair, le renoncement aux Voluptés, le dédain des Richesses. Vénus, étonnée, incapable de rien comprendre à pareilles idées, a cédé à la force : elle a disparu avec les débris de la société païenne, mais elle n'est pas morte. Seule, de toutes les divinités anciennes, elle est immortelle, car, tout en étant l'Incitatrice des sensualités mauvaises et des mollesses dégradantes, elle représente une chose éternelle, immuable : l'Instinct fécondant et conservateur.

Elle s'est enfuie loin des ciels bleus de la Grèce et de l'Italie, loin des ombrages parfumés des citronniers, des orangers et des myrtes, loin des bords cythéréens bercés par l'indolent murmure de la mer Égée; elle s'est enfuie, la blonde déesse, vers des horizons plus nuageux, vers des climats plus frigides; elle est allée cacher, dans une vaste grotte d'un pays sauvage, répondant au nom barbare de Germanie, la honte de l'insulte faite à sa rayonnante beauté.

Et les siècles s'écoulent.

La religion devant laquelle Cypris a reculé est devenue de plus en plus puissante. Le culte de Vénus a disparu entièrement. Pourtant, dans l'idolâtre Germanie, devenue la croyante Allemagne, survit un vague écho de sa renommée. La montagne, en laquelle vit maintenant la déesse, a reçu son nom, et les passants se la montrent avec une sorte de crainte, car la légende affirme que ceux qui s'y aventurent pour en pénétrer les mystères n'en reviennent jamais.

Et les années passent.

Vénus s'ennuie au milieu de sa cour de Nymphes, de Grâces, de Faunes et de Sirènes. Oh ! la dure chose que l'immortalité sans amour ! ! A elle, la déesse de l'Amour, l'amour manque ! Les étreintes folles, les ardents baisers qui unissaient jadis les bouches avides, les luxurieuses jouissances qui secouaient, sans jamais le fatiguer, son corps magnifique, tout cela lui fait défaut aujourd'hui.

Elle n'aurait pourtant qu'un signe à faire : des hommes se laisseraient séduire et tomberaient dans

TAYLOR INST. OXFORD

ses bras. Mais ces hommes seraient quelconques, et Vénus, malgré ses vifs désirs, reste toujours déesse. Elle aspire à l'amour, mais vainement, car elle ne sait aucun mortel qui soit digne de l'aimer.

Et les jours s'enfuient.

La vie est monotone et vide; Vénus ne prend plus aucun plaisir aux jeux lascifs de sa cour et, parfois, elle arrive à souhaiter le Néant.

Mais voici qu'au milieu de sa solitude morale, de son ennui sans fin, la déesse tressaille : un hymne a retenti, un chant plein d'une poésie intense et voluptueuse, et elle se croit transportée aux beaux temps de sa gloire, alors qu'elle dominait de sa resplendissante nudité le monde ébloui, et qu'elle le fécondait, ainsi qu'a dit le poète, en tordant ses cheveux. Les chants continuent, toujours plus beaux, toujours plus ardents, et c'est en son honneur qu'ils s'élèvent ! Alors Aphrodite tend les bras, et le brillant chevalier Tannhæuser vient tomber sur son cœur.

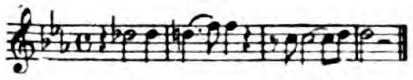
La joie reparaît au Vénusberg ; la déesse possède enfin ce qui lui manquait. Elle aime, elle est aimée.

Auprès du poète, elle trouve la consolation suprême. Elle donne et elle reçoit d'inouïes jouissances.

Et les heures s'écoulent et les jours passent et les mois disparaissent. Cet homme qui l'a conquise, Vénus l'adore, et le temps qui fuit ne fait qu'augmenter son amour. Lui, pourtant, finit par se lasser de ce bonheur sans mélange dans un monde artificiel ; il veut partir, il aspire à retrouver, dans le monde réel, la peine et la souffrance. Irritée, Vénus recouvre sa fierté de déesse pour accabler son amant ; mais la femme amoureuse, qui pleure et qui supplie, l'emporte bien vite sur la déesse Elle n'est plus qu'une délaissée qui implore en vain, et, par ce côté, elle touche, remue et émeut notre âme. Tout comme une simple mortelle, la malheureuse gémit et se lamente, et sa divinité finit par s'effacer devant sa douleur tout humaine.

En réalité, le personnage de Vénus, la création la plus audacieuse peut-être de Richard Wagner, est un simple symbole : celui de la Volupté, des Liens Charnels, de l'attrait des Concupiscences. Mais le puissant génie du Maître a voulu rendre ce

symbole vivant et, pour cela, il a ressuscité, en l'étroite alliance de la poésie et de la musique, l'antique Anadyomène.



IV

ÉLISABETH

IV

Élisabeth

(*Tannhæuser*)

Celle-ci, c'est la Sainte. A côté de la désse de la luxure, Wagner a placé, pour triompher d'elle, une vierge chrétienne, forte de sa seule vertu.

Dans l'altier château de la Wartburg, dominant, du haut de sa colline escarpée, les belles campagnes de la Thuringe, Elisabeth, demeurée orpheline, a grandi sous l'œil affectueux de son oncle, le landgraf Hermann. La beauté calme et douce de la princesse, son accueil bienveillant, son exquise bonté la font chérir de tous ceux qui l'approchent. Très pieuse, elle va

souvent visiter les pauvres d'alentour. Aussi est-elle considérée comme la providence du pays.

Pourtant, sa piété si profonde, si sincère, ne la rend pas hostile aux distractions mondaines. A la cour de Thuringe, la poésie et la musique sont fort en honneur, et le landgraf réunit souvent, dans son burg seigneurial, les *Minnesinger*. Elisabeth est une fervente de ces tournois poétiques et, parmi les chevaliers qui y prennent part, elle a distingué tout particulièrement Henry Tannhæuser. Attirée vers le jeune homme par un penchant irrésistible, elle s'est fiancée à lui dans le secret de son cœur. Et, tout à coup, voici que le chevalier disparaît; nul ne sait ce qu'il est devenu. Elisabeth pleure en secret, essayant de cacher à tous sa peine amère. Désormais les concours sont pour elle sans attrait; elle s'abstient d'y paraître et s'absorbe entièrement dans ses devoirs de piété.

Mais quelle inattendue nouvelle parvient à son oreille, distraite pourtant aux vains propos? Le landgraf organise un grand tournoi, et Tannhæuser, inopinément de retour, doit y prendre part. Oh! alors, sans fausse honte, avec l'élan généreux d'un

cœur qui n'a rien à cacher, car ce qu'il renferme est d'une pureté sans égale, Elisabeth se pare pour cette fête et se précipite, joyeuse, vers la grande salle, où elle n'est pas entrée depuis si longtemps. C'est là que Tannhæuser, revenu de ses erreurs, la retrouve et lui avoue son amour. Quel charme virginal dans cette scène où, malheureusement, la musique n'est pas toujours à la hauteur de la conception poétique! Avec quel chaste abandon, quelle innocence chaleureuse la princesse accueille le chevalier! Comme cette âme exquise de jeune fille s'ouvre à la vie et au bonheur qui semble enfin lui sourire! C'est à peine si, d'un mot timide, elle interroge Tannhæuser sur sa longue absence, mais c'est avec élan qu'elle bénit le miracle qui, d'après ce qu'il dit, vient de le ramener! Elle ne se doute pas que ce miracle n'est rien à côté de celui qu'il lui faudra, elle-même, accomplir plus tard!

Cette félicité que, tout bas, elle remercie Dieu de lui accorder, ne durera pas! Une minute suffira pour l'emporter.

Le concours commence. Tannhæuser célèbre l'Amour dans une strophe tellement matérialiste que des

mouvements improbateurs passent dans la noble assistance. Seule, Elisabeth applaudit ingénûment, d'un léger signe de tête, au chant de son chevalier. L'âme candide et pure de la princesse n'a pas saisi le sens purement charnel de l'improvisation du poète. Hélas! son illusion ne peut durer! L'aveu maudit du séjour au Vénusberg vient d'échapper à Tannhæuser et, déjà, les épées sont levées sur sa tête impie.

Sous le brusque coup qui, en un instant, vient ruiner ses plus chères espérances, Elisabeth reste un moment comme étourdie. Mais, à la vue du danger qui menace Henry, le sentiment lui revient. Les seigneurs irrités vont tuer le blasphémateur et jeter ainsi, devant le divin Juge, cette âme en état de péché mortel!

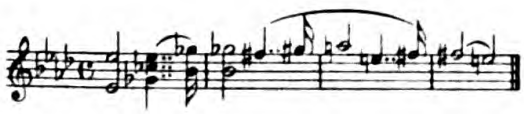
Vivement, la jeune fille court à Tannhæuser, et elle fait à l'homme souillé de criminelles voluptés un rempart de son corps virginal. Rien n'existe plus pour elle; son amour — cet amour tout de chasteté et de sainte tendresse — est détruit sans retour, car le sacrilége, qui a été l'amant de Vénus et qui s'en vante, ne peut plus prétendre à elle. Seulement le

malheureux a une âme et, cette âme, le repentir peut la régénérer. La rédemption du pécheur, voilà maintenant le but unique de la vie d'Elisabeth, sa suprême espérance ..

..... Tannhæuser, touché de la pieuse générosité de la princesse, est parti pour Rome. A la Wartburg, Elisabeth ne cesse de prier. Ceinte de longs voiles blancs et bleus, le visage émacié par les pleurs et la pénitence, elle supplie, avec ardeur, le Ciel pour celui qui l'a si indignement trompée. Dans sa douleur immense, un seul espoir lui reste, c'est que Tannhæuser, repentant, aura obtenu du pape la rémission de son péché. Mais quand les pèlerins ont passé, et que, parmi eux, elle n'a pas aperçu l'homme au rachat duquel elle a voué sa vie, le dernier lien qui l'attachait ici-bas se brise, et elle s'endort dans la mort.

Elle part, douce et pure héroïne du Renoncement, sainte victime expiatoire, intercéder pour le pécheur auprès du Dieu tout puissant. Le Seigneur se montrera moins inflexible que son représentant sur la Terre. Le sacrifice volontaire d'un être innocent aura, encore une fois, racheté l'Être coupable.

Elisabeth, dans cette suite d'immortelles figures féminines créées par le génie du grand compositeur, demeure la plus noblement angélique. Bien d'autres sont plus passionnées, plus intéressantes au double point de vue scénique et musical; il n'en est pas de plus grande, de plus pure; elle resplendit d'une beauté surhumaine ; elle n'appartient pas à la Terre, mais au Ciel.



V

ELSA

V

Elsa

(*Lohengrin*)

Le duc de Brabant est allé rejoindre dans la tombe son épouse bien-aimée. Il laisse après lui deux enfants : une fille, Elsa, dans toute la resplendissante beauté de la vingtième année, aux longs cheveux blonds encadrant un adorable visage où deux yeux, d'un bleu profond et doux, mettent une vivante flamme, et un fils, beaucoup plus jeune, Gottfried.

Tout le monde, dans le pays brabançon, seigneurs et vilains, aime la jeune duchesse ; sa grâce, sa

bonté ont conquis tous les cœurs. L'un des plus nobles comtes du pays, Frédéric de Telramund, a recherché sa main, mais il a été éconduit. Le cœur d'Elsa n'a pas parlé, et, libre de disposer de sa destinée, puisque le Ciel lui a ravi ses parents, elle entend obéir à ce cœur, resté muet jusqu'ici.

Le temps s'écoule, tranquille, dans le château d'Anvers. Elsa y vit heureuse, exempte de tout souci, s'occupant avec amour de son jeune frère qu'elle adore. Tout à coup, dans ce ciel serein, éclate un coup de foudre. Gottfried disparaît, et Elsa se voit accusée, par Telramund, d'avoir assassiné l'enfant. L'innocente jeune fille pleure et se désespère, mais elle trouve une consolation dans un rêve, où elle a vu un chevalier, couvert d'une armure éblouissante, venir à son secours. Elle considère ce songe comme une promesse du ciel. Dieu ne l'abandonnera pas, elle en a maintenant l'intime confiance. Et cette confiance ne la quitte plus, même pas aux pieds du tribunal du roi, quand personne ne répond aux premiers appels du héraut, requérant, au champ clos, un défenseur pour la duchesse. *Mon chevalier est*

loin, se borne-t-elle à dire, car elle ne doute pas un seul instant de sa venue. Elsa, en cette minute décisive de sa vie, possède cette foi qui crée des miracles, et le Miracle a lieu.

Voici que, sur l'Escaut, apparaît un chevalier inconnu, armé et casqué d'argent, fièrement debout dans un frêle esquif traîné par un cygne resplendissant de blancheur. Le voilà, enfin, le Sauveur attendu, à qui Elsa appartient désormais tout entière. Joyeuse, sublime de confiance, elle lui fait le serment qu'il exige. Que lui importe le nom du héros! Sa foi, plus encore qu'avant, est inébranlable. Elle croit aveuglément en son libérateur, et elle l'aime de même.

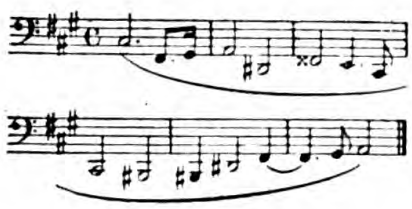
Elsa est au comble de la félicité; son innocence a été reconnue par tous, ses ennemis ont été confondus. Enfin elle va épouser le miraculeux chevalier. Mais le bonheur n'a pas étourdi son âme: la bonté, la commisération y règnent toujours. La douce jeune fille ne peut résister au désir de faire des heureux autour d'elle; il lui serait douloureux de penser que son bonheur est fait du malheur des

autres. Elle pardonne donc à Ortrude, malgré les insinuations perfides que cette dernière vient de faire sur le chevalier. Aux premiers mots, elle tressaille, mais elle arrête bientôt la femme de Telramund, et elle affirme, une fois encore, son immense croyance en l'homme que le ciel a envoyé à son secours. Dès ce moment, pourtant, un germe fatal, qui ne fera que grandir, est dans son cœur. C'est en vain qu'elle proclame hautement sa confiance : elle veut croire, elle se dit qu'elle croit, plus qu'elle ne croit réellement. Sa foi n'est plus, comme tout à l'heure, spontanée, elle est raisonnée; par là même, une porte est ouverte au Doute. Le Doute ! ce mot s'applique-t-il vraiment bien à l'élément qui détermine le nouvel état d'âme d'Elsa ? Non. La jeune fille est tout simplement en proie à l'éternel défaut féminin, à la Curiosité. C'est la Curiosité qui amène sur sa lèvre la question défendue, c'est elle seule, et non pas le Doute qui la fait agir. Et c'est bien en cela qu'Elsa est la femme faible et fragile dans toute sa vérité. Le Doute, en réalité, n'existe pas dans son âme. Elle croit, comme jadis, à la vertu du chevalier, à

sa mission divine. Ce n'est donc qu'une vaine curiosité qui la pousse à savoir ce nom si obstinément caché. Cette curiosité, enfantine, irraisonnable, finit, chez elle, par devenir toute puissante. En un instant elle oublie le serment sacré fait, en un jour de détresse, au mystérieux chevalier. Elle ne voit plus rien, elle ne sait plus rien, elle n'a plus qu'un unique désir : savoir le nom de l'Epoux, et, pour le satisfaire, elle va jusqu'à risquer son bonheur. Aussi avec quelles précautions, quelles câlineries, essaie-t-elle d'arracher à Lohengrin, son secret ! Comme elle voudrait l'amener à le lui livrer sans qu'elle ait l'air de l'exiger, et, comme en cela, elle est bien femme ! Mais rien ne réussit. Alors, affolée, elle prononce le mot fatal qui va rompre tout le charme.

Elsa, maintenant, pleure et se lamente, mais il est trop tard. Son bonheur, elle le tenait dans ses mains et, comme un enfant, — qui donc a dit que la femme l'était toujours ? — brise son jouet pour voir ce qu'il contient, elle a détruit une félicité parfaite pour une vaine satisfaction. Elsa est l'une des figures

les plus vivantes, les plus profondément humaines des drames wagnériens; c'est aussi, malgré et peut-être à cause même de ses faiblesses, l'une des plus attachantes.



VI

ORTRUDE

VI

Ortrude

(Lohengrin)

De toutes les héroïnes de Wagner, il n'en est qu'une seule, chose digne d'être remarquée, de vraiment antipathique : c'est Ortrude. Le génie du Maître se plaisait à créer des types féminins toujours adorables et charmants, quoique bien différents les uns des autres.

Ortrude est l'incarnation de la Méchanceté, comme Elsa est celle des qualités et des fragilités de la femme. L'Orgueil, la Jalousie et la Haine, voilà les éléments constitutifs du caractère d'Ortrude. Dès

son enfance, elle a été vouée à ces défauts. Fille du roi des Frisons, Ratbod, dont la famille a, jadis, été renversée du trône de Brabant par une race rivale, elle a grandi, solitaire et farouche, dans un vieux burg caché au fond d'une épaisse forêt. Là, son père l'a élevée dans le désir de la vengeance. Fidèle aux antiques divinités des pays du Nord, il a instruit sa fille dans le culte de Wotan et de Freïa, et lui a insufflé le mépris de la religion nouvelle qui, peu à peu, a conquis le pays ; il lui a enseigné aussi les secrets des enchantements et, sous sa direction, Ortrude est devenue une magicienne habile, d'autant plus redoutable que personne ne soupçonne son terrible pouvoir.

Elle est belle, d'une beauté fatale. D'épais cheveux fauves couvrent son front bas, de sombres lueurs brillent dans ses prunelles ardentes; son teint est d'une pâleur de cire, et le sang semble ne pas courir sous cette peau marmoréenne; sa taille est élevée et bien prise; enfin, sa tête altière, qui ne s'est jamais courbée, porte l'empreinte d'une majesté quelque peu sauvage, mais réelle. Elle a épousé le

comte de Telramund, ayant déjà dépassé la trentième année. C'est alors qu'un infernal projet a germé dans sa cervelle. Elle hait Elsa pour bien des motifs. La jeune duchesse ne règne-t-elle pas sur le pays où jadis dominaient les pères de Ratbod? Puis, Telramund a demandé la princesse en mariage et si, aujourd'hui, Ortrude est la femme du comte, ce n'est que par suite du refus d'Elsa : d'où nouvelle blessure pour l'âme orgueilleuse de l'épouse de Frédéric. Elle médite donc sa vengeance, puis la met froidement à exécution.

Prudente et dissimulée, elle ne prend même pas son mari pour confident ; mais comme elle a vite acquis sur lui un complet ascendant, elle le fait agir à sa guise. Dans le chemin fatal où elle s'est engagée, rien n'arrête Ortrude. L'innocence d'Elsa a été proclamée par la victoire de Lohengrin. Telramund, honteux, s'est courbé sous l'arrêt du Ciel, et il maudit celle qui l'a poussé à accuser faussement la jeune fille. Pourtant Ortrude n'a pas désarmé ; sa haine et sa jalousie n'ont fait que croître. Ecoutez-la réveiller par ses objurgations et ses railleries l'é-

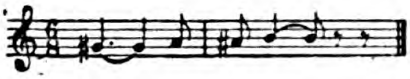
nergie de son époux! Comme elle reconquiert vite sur ce cœur faible toute sa puissance! Comme elle sait bien l'abuser encore par ses mensonges!

Avec une souplesse de reptile, que caractérise si bien le rampant *leitmotiv* placé en tête de ce croquis, elle se fait humble, suppliante, et elle endort les défiances d'Elsa. La perfide comtesse, cachant, sous un air d'affectueux intérêt, le mal qu'elle fait, jette le poison du doute dans l'âme de la jeune fille. Alors elle entrevoit le triomphe définitif; son orgueil reprend bientôt le dessus, et elle barre, fière et outrageante, le chemin de l'église à la trop confiante princesse. Confondue par Lohengrin, elle ne baisse pas la tête; elle se dissimule dans la foule et reparaît bientôt aussi menaçante.

Ortrude, c'est l'obstination dans le Mal. Elle ne défaille pas une seule fois dans l'accomplissement de son destin maudit. Elle est mauvaise tout d'une pièce; pas un seul bon sentiment n'apparaît dans cette âme obscure; elle n'aime même pas son mari qui, pour elle, n'est qu'un instrument de son ambition.

« Ortrude, a dit Wagner, est une femme qui ne connaît pas l'amour. Le fond de son être, c'est la politique... c'est une réactionnaire, elle ne pense qu'au passé, elle a horreur de tout ce qui est nouveau ; elle détruirait monts et nature, si elle pouvait par là rendre la vie à ses dieux démodés. »

Elle va ainsi, sombre et fatale, pendant tout le drame, vaincue sans cesse, mais toujours debout et fière, jusqu'au moment où tout s'écroule autour d'elle par la hâte qu'elle met à crier son triomphe à sa douce rivale. L'excès du mal amène la catastrophe et, à la vue du miracle que le ciel accorde aux prières de Lohengrin, Ortrude, démon féminin, expire dans un dernier cri de haine.



VII

ISOLDE

Ad. Brun

VII

Isolde

(*Tristan et Isolde*)

Fille et unique héritière du roi d'Irlande, la princesse Isolde répand autour d'elle l'éblouissant éclat d'une merveilleuse beauté. L'on ne peut regarder ce visage aux lignes si nobles, aux traits si purs, cette ravissante tête couronnée par une opulente chevelure d'un roux doré, ces yeux d'un bleu si profond qu'on dirait y voir refléter l'azur des grands cieux calmes, sans aussitôt se sentir porté à aimer la princesse.

Isolde a grandi à la cour de ses parents, entourée

de toute la pompe royale, et sa mère, experte en les secrets de la Magie, lui a appris l'art souverain des baumes. La princesse, dont le cœur est bon et compatissant, a souvent soigné bien des maladies, pansé de ses blanches mains bien des blessures !

Cependant la fortune, jadis si brillante, du trône d'Irlande, semble vouloir s'obscurcir au profit de celle du trône rival de Cornouailles. Le chevalier Morold, fiancé d'Isolde, a été tué dans un combat, et sa tête a été envoyée à la jeune fille par Tristan, son meurtrier. Et aujourd'hui, cet homme qui a été cause de son premier deuil, Isolde l'aime d'un amour inexplicable et insensé ! Un regard a suffi pour les lier à jamais l'un à l'autre, au moment où la princesse allait venger la mort de Morold sur la tête de Tristan, venu, sous le faux nom de Tantris, implorer d'Isolde la guérison de la blessure reçue dans la bataille. Une passion fatale a brusquement envahi tout l'être de la blonde fille d'Irlande. Elle oublie tout ; elle ne se souvient plus que Tristan a tué son promis, qu'il est le vainqueur de son pays ; elle ne sait désormais qu'une chose : c'est qu'elle l'aime.

Et cet homme, ô raillerie du sort, cet homme qui est devenu tout pour elle, la fait reine, contre sa propre volonté, et la jette dans les bras d'un vieillard! Elle pressent pourtant qu'il l'aime, lui aussi, le vaillant chevalier, et alors l'inexplicable mystère fait bouillonner la colère dans son cœur. Le caractère d'Isolde n'est pas celui d'une frêle jeune fille; l'énergie et la résolution y dominent. Son parti est vite pris. Devant l'impossibilité de vivre son rêve, elle veut mourir, mais elle entraînera avec elle l'homme qu'elle a élu. Dans la mort, au moins, ils pourront s'aimer. Aussi, avec quelle joie ardente, avec quelle espérance de voir ses vœux réalisés, elle arrache à Tristan la coupe pour en prendre sa part! Quand ils tombent dans les bras l'un de l'autre, ravis, extasiés, et que l'aveu de leur amour s'échappe enfin de leurs lèvres, c'est parce qu'ils croient mourir, et non, parce qu'ils ont bu un philtre, — simple symbole et pas autre chose, — qu'ils renoncent à se cacher davantage leurs sentiments. Mais la mort trompe leur attente. *Faut-il vivre?* demande Isolde avec anxiété. Oui,

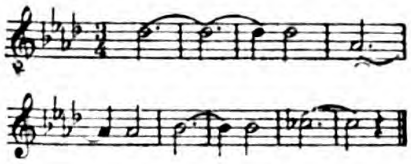
ils vivront pour aimer, souffrir, et mourir enfin de leur souffrance.

Désormais Isolde est tout amour. Rien n'existe pour elle et autour d'elle, sauf le bien aimé. Isolde est la plus complète incarnation de la femme amoureuse qui soit dans aucune littérature. C'est l'Amante par excellence. Tristan l'absorbe corps et âme, Tristan est sa vie, sa raison d'être, et quand Tristan mourra, elle mourra, elle aussi, sans souffrance, naturellement, parce que, sans lui, elle ne peut vivre. Tristan, Tristan toujours, c'est son seul Désir. Désir à jamais inassouvi! Pour hâter le retour de l'homme adoré, elle oublie toute prudence. Elle ne s'appartient plus. Comme elle le dit elle-même, elle est devenue la vassale de dame Minne (1) qui peut la conduire au terme qu'elle voudra. Lorsque la trahison vient briser le bonheur des deux amants, Isolde, après un premier mouvement de pudeur involontaire, se remet et, tranquillement, à la face de tous, même devant le roi Marke, son époux, elle affirme son

(1) Nom allemand de la déesse de l'Amour.

amour : *Où est l'asile et le foyer de Tristan, c'est là que veut aller Isolde ; elle veut le suivre, douce et fidèle ; il n'a qu'à lui montrer le chemin.* Rien ne peut ébranler la constance de son amour, et le trépas qui ne l'effrayait pas jadis, ne l'effraie pas davantage aujourd'hui.

Ce qui fait la grandeur d'Isolde, ce qui l'élève au-dessus des adultères vulgaires, c'est la franchise de sa passion, et aussi la profondeur de son amour qui la fait aspirer, ainsi que Tristan, à la Mort, divine libératrice des entraves d'ici-bas.



VIII

BRANGÆNE

A. J. Brock

VIII

Brangæne

(*Tristan et Isolde*)

Fille de serve, et serve elle-même, elle a été élevée dans le burg des rois d'Irlande avec la princesse Isolde. Les deux enfants ont grandi ensemble, partageant les mêmes jeux, unies par une même affection.

Isolde, devenue jeune fille, n'a pas voulu être séparée de Brangæne. Elle l'a gardée auprès d'elle en qualité de servante, mais elle la traite plutôt en amie. En réalité, elle n'en a pas de plus sûre. Brangæne est la personnification du dévouement de l'in-

férieur chez la femme, comme Kurwenal l'est chez l'homme.

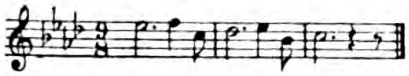
Brangæne possède une sérieuse et expressive figure encadrée par de soyeux cheveux d'un blond cendré.

Elle aime Isolde de tout l'amour dont elle est capable. Orpheline, elle a reporté toutes ses affections sur la princesse d'Irlande qui a toujours été pour elle d'une bonté exquise, effaçant presque la distance qui les sépare. Son dévouement est fait de reconnaissance autant que d'amour. Isolde peut tout lui ordonner, l'employer à toutes les besognes, elle obéira simplement, fidèlement. Une seule fois, elle osera transgresser les ordres de sa maîtresse, mais par excès d'affection, pour ne pas lui verser le breuvage de mort.

Hélas ! cette désobéissance qu'Isolde bénira plus tard, Brangæne se la reprochera sans cesse, car elle connaît vite toutes les conséquences, tous les dangers qu'elle entraîne à sa suite ! Aussi, avec quelles tendres supplications essaie-t-elle de détourner Isolde de ses imprudences ! Et, quand tout

a été inutile, quand, folle d'amour, la jeune femme a éteint la torche dont la lumière retenait au loin l'amant si désiré, Brangæne, triste et résignée complice de la faute, monte au sommet de la tour pour veiller ardemment et rappeler sans cesse, au risque d'être importune, la prudence à ceux qui oublient l'heure et le monde dans les bras l'un de l'autre.

Lorsque Isolde, répondant à l'appel de l'Aimé, part pour le rejoindre, oubliant d'emmener avec elle la servante fidèle, Brangæne n'hésite pas : elle court chez le roi et, pour sauver Isolde, elle s'accuse d'avoir versé le philtre maudit ; — il était bien innocent, ce philtre, auprès de celui que Tristan et Isolde avaient dans le cœur, — et, sans craindre l'ire de Marke, elle rejette tout sur elle-même. Son dévouement ne se dément pas un instant ; grâce à son intervention, les amants auraient pu être sauvés, si la Destinée n'en avait décidé autrement !



IX

ÉVA

IX

Eva

(Les Maîtres Chanteurs)

Un opulent bourgeois de la vieille cité de Nürnberg, l'orfèvre Pogner, a donné le jour à la gentille Eva. Elle a perdu sa mère, encore en bas âge; le père, qui adorait sa femme, ne s'est pas remarié, et il a reporté toutes ses affections sur sa fille. Pour elle, il a travaillé; pour elle, il a voulu devenir riche.

Eva a grandi en enfant gâtée ; tout le monde la choie et l'aime, tout le monde autour d'elle fait ses volontés, depuis Pogner et Madeleine, la nourrice,

jusqu'au vieil ami de l'orfèvre, Hans Sachs, le cordonnier poète. D'ailleurs, cela n'a pas empêché Eva de devenir une ravissante jeune fille, promettant une femme plus ravissante encore. De taille moyenne, mais bien prise, les yeux vifs et spirituels, le nez d'un modelé parfait, la bouche vermeille, découvrant une double rangée de dents éblouissantes de blancheur, la peau d'une carnation exquise, les cheveux blonds et très fournis descendant sur son dos en longues tresses d'or, telle est Eva.

On la cite comme l'une des plus brillantes héritières de Nürnberg; aussi sa main est-elle fort recherchée. Mais Pogner, fervent maître-chanteur, ne veut donner sa fille qu'à un poète, et il la réserve en prix au vainqueur du concours. De son côté, Eva a fait son choix. Sans en rien dire à personne, elle s'est fiancée, dans sa petite cervelle d'enfant décidée et volontaire, à l'élégant chevalier Walther de Stolzing. En vain les obstacles s'amoncellent sur son chemin, elle ne désespère pas de les surmonter tous. Innocente et rouée, la voyez-vous à l'église, cette Rosine allemande, inventant mille

prétextes pour parler à son ami? Plus tard, quand elle n'ose encore avouer son secret, avec quelles câlineries, quelle finesse de détours puérils, ne vient-elle pas s'informer auprès de Sachs de ce qui l'intéresse si fort maintenant : les succès poétiques de Walther? La veille, ces succès lui étaient bien indifférents, elle aimait le chevalier uniquement pour lui-même, parce qu'il était beau, aimable, plein de galanterie, mais, aujourd'hui qu'elle sait que sa main doit être le prix du tournoi, elle est pleine d'anxiété. Elle va jusqu'à se montrer coquette avec Sachs, le bon poète, ce vieil ami qui l'a tenue petite sur ses genoux, faisant, tout en l'amusant, l'éducation de son esprit et de son cœur. Dans cette âme jeune, vibrante, passionnée, tout n'est que spontanéité, et bientôt elle laisse apercevoir avec dépit son secret à Sachs. Alors, très franchement, elle consent à la fuite. Elle ne réfléchit pas, elle ne raisonne pas : elle sent. Espiègle, vive, enjouée, sa tête peut, quelquefois, être légère, mais son cœur ne l'est pas. Elle l'a donné tout entier à Walther, qu'elle sait en être digne ; elle emploiera tous les moyens pour le lui conserver.

TAYLOR

Eva est le vrai type de la jeune fille comme Elsa est celui de la femme. Ces deux caractères sont d'une humanité identique. Ils ne s'élèvent pas, comme quelques-uns créés par le Maître, au-dessus du niveau ordinaire. Sympathiques au premier chef, ils font, plus qu'aucun autre, partie de la vie réelle.

X

MADELEINE

X

Madeleine

(Les Maîtres Chanteurs)

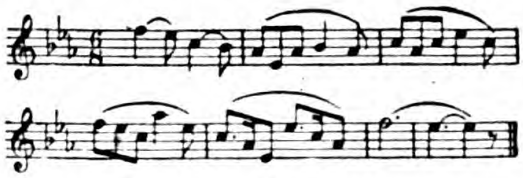
Entrée comme nourrice d'Eva dans la maison de Pogner, Madeleine, depuis lors, ne l'a pas quittée. Quand l'orfèvre perdit sa femme, Madeleine devint pour l'enfant une vraie mère. Tendre et dévouée, elle adore celle qu'elle a nourrie de son lait, celle qui est devenue l'adorable jeune fille que tout le monde, à Nürnberg, admire quand elle passe dans les rues, se rendant à l'église ou à la promenade. La brave Madeleine est fière de son Eva; elle la considère un peu comme son ouvrage;

aussi, pardonne-t-elle à son enfant chérie toutes les fantaisies, la gâte-t-elle de la plus complète façon.

La nourrice d'Eva a pourtant un petit défaut : elle est quelque peu coquette.

Encore appétissante malgré ses quarante ans bien sonnés, elle a tourné la tête de l'apprenti David, et elle se laisse faire la cour, en tout bien tout honneur, disons-le bien vite, par le jeune homme. Elle le choie, lui aussi, mais en vérité plus comme un enfant que comme un amoureux ; elle le reçoit dans la cuisine, et, comme le péché mignon de David est la gourmandise, elle bourre de friandises les vastes poches du garçon cordonnier.

Bonne femme, avenante et gaie, brave et fidèle cœur, Madeleine est de la race de ces serviteurs d'autrefois qui se considéraient comme étant de la famille, — et qui étaient traités comme tels.



XI

LES FILLES DU RHIN

XI

Les Filles du Rhin

(L'Anneau du Nibelung)

Tranquille et majestueux, le large Rhin roule ses eaux d'émeraude et, dans ses profondeurs, s'ébattent joyeuses, resplendissantes en leur albe nudité, les filles de son caprice, la blonde Woglinde, la brune Welgunde, la rousse Flosshilde. Elles nagent, les ondines légères, s'amusant à se poursuivre et à s'atteindre, mais elles ne s'éloignent pas de la roche sur laquelle se dresse le trésor du Rhin, le bloc d'or vierge dont le soleil fait resplendir les fauves lueurs à travers le cristal des fraîches ondes.

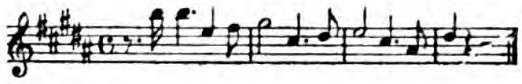
Dans leurs jeux elles prennent mille poses gracieuses, pleines de vivacité et de langueur. Leurs hanches se dessinent en courbes onduleuses, leurs seins se dressent fermes et fiers sous les caresses des flots, leurs chevelures flottent autour de leurs têtes ainsi que de longues herbes marines. Alertes et rieuses, elles nagent et plongent en chantant leur allègre chanson : *Weia ! Waga ! Wagala ! Weia !* Elles folâtrent autour du métal flamboyant, interrompant parfois leur refrain berceur pour célébrer ses louanges : *Rheingold ! Rheingold ! Joie et lumière ! Clarté embrasée ! Autour de toi se joue notre ronde bienheureuse !*

Woglinde, Welgunde, Flosshilde, adorables et gracieuses filles écloses sous la baguette magique du plus musicien des poètes, du plus poète des musiciens, vous vivez ainsi, insouciantes et sereines, au milieu des rires et des jeux !

Mais, brusquement, une morne tristesse s'épand sur vos visages, et des larmes amères obscurcissent l'éclat de vos beaux yeux. Le noir Nibelung, dont vous avez raillé les grâces difformes, s'est vengé de vos dédains

en mettant la main sur l'Or qu'il a ravi à votre garde. Et depuis, vous pleurez, vous vous lamentez dans le fleuve sombre que n'illuminent plus les rayonnements rutilants du métal.

Consolez-vous, il vous reviendra, le bloc maudit, après avoir déchaîné sur le monde le Malheur et la Mort ! Les abîmes du Rhin se rouvriront un jour pour lui, et vous reprendrez, autour de la roche, vos ébats voluptueux et vos chants de joie.



XII

FRICKA

XII

Fricka

(L'Anneau du Nibelung)

D'UNE stature élevée, d'une démarche noble et altière, d'une figure aux traits réguliers, telle est Fricka, l'épouse de Wotan, la reine des dieux. Femme jadis aimée, puisque pour payer sa possession, Wotan n'hésita pas à sacrifier l'un de ses yeux, elle a été vite délaissée par le plus infidèle des maris.

Fricka a été frappée par ces trahisons répétées, plus peut-être dans son orgueil que dans son amour, car souvent, pour d'humbles mortelles, elle a vu le dieu

l'abandonner, elle, la puissante déesse, la première entre toutes.

Fricka a, au plus haut point, le sentiment de sa valeur personnelle et de sa dignité d'épouse. Elle fait entendre auprès de Wotan les voix de la raison et du devoir coutumier. Une fois, néanmoins, pendant un court moment, son esprit a abdiqué ces prérogatives. La Cupidité a effleuré son âme, et elle a conseillé à Wotan le rapt de l'Anneau, à la pensée « *qu'avec l'or on peut, sans peine, forger aux femmes de beaux bijoux* ». Mais elle se ressaisit vite et, la première, pour libérer Freia, elle presse le dieu d'abandonner aux géants la bague du Nibelung. Gardienne des lois morales qui régissent l'univers, Fricka sait exiger de son époux le châtiment apporté à leur transgression. A côté de Wotan, enclin à l'Arbitraire, elle est la personnification du Droit dans ce qu'il a de plus étroit, de plus rigide. A l'encontre de Wotan, l'incorrigible volage, elle est demeurée intacte dans sa fidélité conjugale; mais son caractère s'est quelque peu ressenti de ses malheurs de ménage, et il s'est aigri à la suite des tromperies innombrables

du Maître des dieux. Il est aussi pour elle une autre cause de chagrin : ses flancs n'ont jamais enfanté. Même aux premiers temps de ses amours, elle est demeurée stérile. La Lettre tue, seul l'Esprit vivifie. Or, Fricka n'a jamais su que comprendre et que vouloir la Lettre.

XIII

FREÏA

Ad. Broca

XIII

Freïa

(L'Anneau du Nibelung)

Elle ne joue qu'un rôle assez effacé, la belle Freïa, dans l'épopée wagnérienne. Pourtant, comment ne pas parler de Celle qui est la Déesse de la Jeunesse et de l'Amour ?

Sœur de Fricka, Freïa n'a pas l'imposante majesté de la femme de Wotan ; en revanche, sa beauté est plus sympathique, plus gracieuse. L'éclat de ses yeux illumine le Walhall, son sourire en est la joie, sa présence en est la vie Elle est, en effet, préposée à la garde de l'Arbre qui produit les pommes magiques dispen-

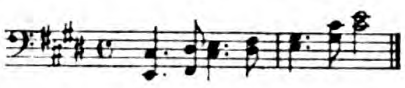
TAYLOR INST. OXFORD

sant aux dieux une éternelle jeunesse. Aussi est-elle adulée par tous.

C'est pourtant elle que Wotan n'a pas craint d'accorder aux géants pour les payer du Walhall, le palais qu'ils lui ont bâti dans les nues. Le dieu imprudent croyait qu'à la dernière minute, il pourrait leurrer les naïfs constructeurs et leur faire accepter, en échange, quelqu'autre paiement. Mais ceux-ci n'entendent abandonner la gardienne des pommes de vie que contre l'Or ravi par le nain aux filles du vieux fleuve. Oh! quelles heures de détresse connaît alors la douce déesse quand elle est entraînée par Fasolt et Fafner, loin de l'alme séjour.

En vain veut-elle résister à ses ravisseurs, il faut les suivre. Mais à mesure que Freïa s'éloigne, tout devient sombre autour des dieux. En partant, la déesse de l'Amour a emmené avec elle la Lumière et la Vie. Pour délivrer la jardinière des pommes enchantées, il faudra que Wotan commette un crime. Freïa devra sa liberté à un vol qui engendrera catastrophes sur catastrophes et, finalement, conduira les dieux à leur perte. La déesse de la Beauté, de la

Jeunesse et de la Vie, celle en qui toutes les grâces se trouvent, devient ainsi la cause, innocente mais directe, de tous les malheurs qui vont suivre. L'Amour est frère de la Mort.



XIV

ERDA

A. de Broca

XIV

Erda

(L'Anneau du Nibelung)

Doit-elle trouver place ici, la plus symbolique des créations wagnériennes ? Elle est si peu féminine, l'Eternelle Dormeuse que, dans cette galerie d'exquises figures, toutes bien nettes, bien vivantes, j'ai hésité à lui donner asile.

Dans toute la *Tétralogie*, Erda n'apparaît que deux courtes fois. Wagner nous la représente sous les traits d'une femme à la figure noble et grave, aux cheveux et aux vêtements recouverts de givre, s'élevant du sol dans une nuée bleuâtre.

Ainsi que son nom l'indique (1) Erda symbolise la Terre, la Mère primitive, la Nature infinie. En elle repose la Sagesse originelle, en elle réside l'immuable Vérité. Elle est l'éternelle Sachante qui prévoit tout.

Les Nornes, les déesses qui filent les destinées humaines, sont issues d'elles, mais une autre maternité lui donne une plus grande part dans l'étonnante tétralogie du *Ring*.

Wotan, averti par Erda de rejeter l'Anneau fatal, a voulu connaître par elle les mystères de l'Avenir. Il est descendu « *jusqu'au cœur du monde* » et là, après avoir soumis la déesse par un charme d'amour, il l'a forcée à lui livrer ses secrets et l'a rendue mère des neuf Walkyries. Brünnhilde, la principale héroïne de l'œuvre, est donc la fille d'Erda, la déesse mystérieuse et prophétique dormant dans les entrailles de la terre un éternel sommeil qu'elle interrompt, parfois, pour prononcer des paroles de science et de sagesse.

(1) De l'allemand *Erde : Terre*.

XV

SIEGLINDE

Ad. Bruce

XV

Sieglinde

(*L'Anneau du Nibelung*)

Sieglinde est née, ainsi que son frère jumeau Siegmund, des amours adultères de Wotan avec une simple mortelle. Elle est blonde, d'un de ces blonds un peu pâles que l'on rencontre seulement dans les pays septentrionaux ; son visage est d'une beauté affinée, mais il est souvent assombri par une expression de mélancolie.

Toute jeune, elle semble avoir été prédestinée au malheur. Elle a vu sa demeure incendiée, sa mère assassinée ; elle-même, prisonnière, est devenue,

dans la suite, la femme d'un des ennemis de sa race.

Oh ! la triste vie menée dans la sombre demeure du farouche Hunding ! Traitée plutôt en servante qu'en épouse, Sieglinde, alors que son mari court les forêts, suivi de sa meute sauvage, reste à la maison, s'occupant des soins du ménage, préparant le repas et la boisson du maître.

Elle passe ainsi ses journées, solitaire, sortant à peine dans les bois d'alentour dont les mystérieuses profondeurs emplissent d'épouvante son âme impressionnable, errant, à travers la salle, autour du frêne énorme qui soutient la toiture et au tronc duquel brille, comme un signe d'inéluctable espérance, la garde d'or d'une épée. Malgré leur ennuyeuse monotonie, Sieglinde préfère encore ces longues heures de solitude aux moments passés à côté de l'époux. Au contact de l'homme détesté, dont un destin fatal la force à partager la couche, toute sa chair éprouve un sentiment de répulsion instinctive et insurmontable. C'est dans un viol toujours renouvelé qu'Hunding possède la malheureuse femme, dont les flancs

se refusent à être fécondés par un odieux oppresseur.

Au milieu de cette vie misérable, malgré les scènes de carnage et de sang auxquelles elle a assisté, le cœur de Sieglinde est demeuré sensible et bon. Aussi, avec quel empressement elle accueille l'étranger qui vient, au milieu de l'orage, tomber, épuisé, à son foyer ! Comme avec compassion elle ranime cet homme vers qui l'attire une force inconnue !

Sieglinde est une *impulsive* ; elle sent, elle ne raisonne pas. Comme tous les êtres primitifs, elle a un instinct, en quelque sorte animal, qui la guide et la fait agir. Et cet instinct ne la trompe pas. L'inconnu qu'elle vient d'accueillir est, pour elle, le plus connu, le plus aimé des hommes. C'est le frère dont elle a été séparée toute jeune et qu'elle retrouve, alors qu'elle ne croyait plus le revoir ; c'est le Vengeur qui va la délivrer du joug maudit d'Hunding, c'est l'Amant qui va lui faire connaître l'amour.

En présence de ce frère adoré, si longtemps éloigné d'elle, c'est moins la sœur qui tressaille que

la femme. Aussi la sœur s'efface vite pour faire place à l'amante. Sieglinde tombe naturellement, fatalement, dans les bras de Siegmund, le seul homme qu'elle puisse aimer, le seul qui ne lui répugne pas, car, comme elle, il a en lui quelque chose de divin.

Pendant quelques heures, Sieglinde goûte une ivresse inconnue ; elle oublie tout, les souffrances du Passé, les menaces de l'Avenir. Mais le réveil est terrible : celui qui, pour elle, est le monde, tombe frappé par Wotan. Le dieu lui avait pourtant promis la victoire. Sieglinde, elle aussi, veut mourir. Sans Siegmund, la vie lui est impossible ; fidèle amante, elle veut suivre son amant dans la Mort. Puis, tout à coup, sa résolution change, la femme abattue se relève, ce n'est plus le trépas qu'elle invoque, c'est la vie.

Pour cela, un seul mot à suffi. Brünnhilde lui a révélé qu'elle porte, dans son sein, un gage de l'amour de Siegmund. L'amante disparaît devant la mère avec une rapidité foudroyante ; l'Instinct, encore là, parle haut et clair. Sieglinde n'a plus qu'un désir : sauver son enfant.

Elle part ; désormais elle ne vit plus que pour l'être qui vit en elle. Elle mourra en le mettant au monde, car sa tâche est achevée, du moment que Siegfried, le libre et joyeux héros futur, a ouvert les yeux à la lumière du jour.

XVI

BRÜNNHILDE

XVI

Brünnhilde

(*L'Anneau du Nibelung*)

De toutes les Walkyries, Brünnhilde est la plus radieusement belle. Sa beauté est faite de fierté et de grâce ; en elle, tout respire la noblesse et le charme. Ses longs cheveux dorés descendent du casque en boucles soyeuses ; ils encadrent un visage de l'ovale le plus pur où brillent deux yeux pleins d'éclat, ombragés de longs cils ; son nez, aux narines frémissantes, est d'un dessin parfait ; sa bouche purpurine découvre, quand elle sourit, l'éblouissant ivoire des dents ; son cou et ses

bras sont d'une blancheur marmoréenne et l'harmonieux dessin de sa poitrine virginale est encore affirmé par la souplesse des écailles d'argent de sa cuirasse.

De ses neuf filles, c'est Brünnhilde que Wotan préfère. Il a pour elle une adoration véritable ; il ne peut se passer d'elle ; c'est toujours elle qu'il désigne pour l'accompagner dans ses chevauchées à travers les espaces azurés du ciel. En Brünnhilde, le dieu a mis toutes ses complaisances. « *Nulle comme elle ne pénétra sa pensée* ». Elle est l'Elue de son cœur, la fille de son Désir, son propre Vouloir. « *Qui suis-je, si je ne suis ta Volonté?* », lui dit-elle. La communion la plus étroite existe entre le père et l'enfant. Brünnhilde est le reflet du meilleur de l'âme de Wotan. La vierge guerrière l'entoure d'une ardente affection filiale. Accomplir ses ordres divins lui semble le plus doux des devoirs. Fille aimante et soumise, elle est choisie par le dieu pour être sa messagère et son interprète.

Un jour vient, néanmoins, où elle désobéit au Maître du Walhall, et encore, en lui désobéissant, croit-elle lui demeurer fidèle, car si elle enfreint son ordre

verbal, elle sait qu'elle suit pourtant son secret désir. La fière guerrière, dont jamais le cœur n'a tremblé, sent, ce jour là, un trouble immense pénétrer tout son être. Devant la misère humaine, son âme s'attendrit, sa volonté devient faible, et la déesse s'évanouit pour faire place à la femme. Ces deux êtres, que Wotan vient d'abandonner au courroux de Fricka, sont issus du même sang qu'elle ; comme elle, ils sont les enfants du dieu infortuné dont elle vient de recevoir l'amère confidence. Elle oublie alors, volontairement, les ordres reçus et, généreuse autant que brave, elle se résout à protéger Siegmund. Désobéissance vaine qui n'écarte pas la mort du front du Wælse condamné, et attire sur elle la colère de Wotan.

Elle gronde, terrible, cette colère ! Brünnhilde n'a que le temps de fuir, et, pourtant, ce n'est pas à elle qu'elle songe d'abord. Si elle n'a pu sauver Siegmund, du moins veut-elle, maintenant, sauver Sieglinde. De toute la vitesse de son cheval ailé, elle accourt vers ses sœurs. Pour la première fois, la crainte est entrée dans son âme. La pitié tout à l'heure, la peur à présent : elle connaîtra désormais toutes les faiblesses

féminines. Mais son dévouement surmonte encore cette peur. Malgré la juste terreur que lui inspire le dieu irrité, elle reste à l'attendre, pour donner à Sieglinde le temps de se mettre en sûreté. Le cœur vaillant de la vierge divine n'a faibli qu'un instant. Résignée elle se présente à son père. « *Ordonne, décide la peine* », et elle attend le châtiment. Mais quand elle apprend que Wotan, dans sa fureur, veut la livrer au premier venu, son orgueil reparaît, sa pudeur frémit. Elle, la déesse, qu'aucun dieu n'approcha jamais, elle serait la proie d'un passant, d'un lâche peut-être!!! Oh alors ! avec quelle éloquence, quel sentiment élevé de sa dignité propre et de celle de son père, elle supplie Wotan de lui épargner ce mortel affront. Et quand celui-ci lui a accordé enfin son vœu suprême, elle s'endort, tranquille, au milieu des flammes protectrices qui ne laisseront passage qu'au Brave des Braves dont le thème héroïque prophétise, à l'orchestre, la venue future.

. ...

Les années s'écoulent et, toujours jeune, toujours merveilleusement belle sous les blanches ailes rabais-

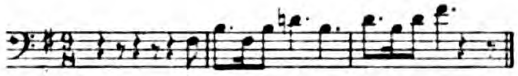
sées de son casque de Walkyrie, la vierge guerrière dort sur la roche moussue, à l'ombre du haut sapin, son magique sommeil. Mais, au loin, retentit une fanfare joyeuse, les flammes s'abaissent et livrent passage à un homme. Voici ton vainqueur, ô Brünnhilde ! Siegfried est là et, d'un baiser sur tes lèvres fermées depuis si longtemps, il t'éveille et te rappelle à la vie ! Quand elle se voit prête à tomber dans les bras d'un mortel, un sentiment instinctif de révolte se fait jour chez elle; la déesse n'est pas entièrement disparue. Cependant la vierge finit par céder à l'ardeur de Siegfried, de l'homme qu'elle a sauvé alors qu'il était à peine formé dans le sein de sa mère et, qu'aujourd'hui, elle prend librement pour époux. Brünnhilde, maintenant, n'est plus qu'une femme, une femme qui va aimer et souffrir.

Toute, sans restriction, elle se donne à celui qu'elle a souhaité jadis pour sauveur, à celui qu'elle croit être digne d'elle. Elle boit avec avidité à la coupe des ivresses amoureuses, sans se douter que son bonheur finira par un coup de foudre. Siegfried l'oublie ; bien plus, il la jette lui-même dans les bras

de Günther. Comme cette pensée d'être à un autre homme l'indigne! comme elle revendique hautement Siegfried pour sien ! avec quelle énergie elle déclare que tout son être a appartenu à l'époux qui la renie aujourd'hui, et comme elle maudit les dieux barbares qui lui ont fait cette destinée ! ! Trahie, elle ne songe plus qu'à se venger de l'homme infidèle : elle le voue à la mort, mais pour l'y suivre. Dans le tombeau, plus de trahison! Brünnhilde consent au pacte meurtrier, mais elle a soin, quand même, de la gloire de celui que, malgré tout, elle aime encore ! Avec une sombre fierté, elle déclare que Siegfried est invulnérable, car il ne peut être atteint que par derrière et jamais il ne montrera le dos à l'ennemi ! Tout en voulant la mort du héros, elle espère, au fond du cœur, qu'il ne sera pas frappé. Comment un Hagen tuerait-il un Siegfried ? Mais la trahison est là. Siegfried meurt, et Brünnhilde, l'épouse trompée, mais obstinément fidèle, s'apprête à le suivre. Avant de s'élancer dans le bûcher, comme Didon, cette autre délaissée, elle fait entendre de sages, de sublimes paroles. A cette heure suprême, tout devient clair à

ses yeux et, restituant aux filles du Rhin l'Anneau fatal, cause de tous les maux, elle proclame que l'Amour seul donne le bonheur, que ni l'Or ni la Puissance n'en sont capables. Alors, pendant que le radieux motif de la *Rédemption par l'Amour* monte et grandit à l'orchestre, l'épouse rejoint, dans les flammes, le cadavre de l'époux.

Cette grande, cette admirable figure de Brünnhilde, la déesse qui, selon la juste expression d'un critique, s'élève de la divinité à l'humanité, domine toute la *Tétralogie*. Elle est l'une des plus magnifiques conceptions de Wagner.



XVII

LES WALKYRIES

XVII

Les Walkyries

(*L'Anneau du Nibelung*)

Hoïotoho ! *hoïotoho* ! *héiaha* ! *héiaha* !

Quels sont ces cris qui retentissent à travers l'espace ? Quels sont ces êtres coiffés d'un casque aux blanches ailes, cuirassés d'une cotte de mailles d'argent, qu'emportent, à travers les nuées orageuses, de fantastiques chevaux ailés, à l'arçon desquels sont suspendus les cadavres, encore chauds, de guerriers frappés dans la bataille ?

Hoïotoho ! *hoïotoho* ! *héiaha* ! *héiaha* !

Des quatre coins de l'horizon sonne l'appel sauvage, et l'escadron volant, réuni maintenant, monte vers le resplendissant Walhall, dont les portes d'airain s'ouvrent pour lui donner accès.

Wotan a eu d'Erda, la mystérieuse prophétesse, neuf filles qui ont été élevées dans le Walhall. L'altière Fricka a fini par accepter la présence de ces enfants, vivants témoignages de l'adultère de son époux.

Les neuf sœurs sont belles, grandes, courageuses. Jamais un Dieu n'a osé porter atteinte à leur virginité. Elles ont été chargées, par leur père, de ramasser, dans les combats, les guerriers morts en braves, et de les conduire au Walhalla, dernière demeure des héros.

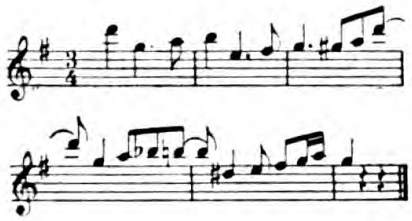
C'est ainsi qu'elles vont, joyeuses, à travers les batailles, apparaissant à ceux désignés par le Destin.

Au milieu du carnage, elles restent insensibles aux soupirs des mourants, aux plaintes des blessés. Leur âme, qui n'a jamais connu la Peur, est inaccessible aux faiblesses humaines.

Elles se plaisent aux tempêtes aussi bien qu'aux

combats. Alors que le vent siffle, que la foudre éclate, elles ne connaissent pas joie plus grande que de s'élancer sur leurs cavales et de chevaucher à travers les éléments déchaînés.

Et, rentrées dans le Walhall, elles se reposent de leurs courses héroïques en versant aux dieux, dans les cornes d'ivoire cerclées d'or, l'hydromel blondissant.



XVIII

GUTRUNE

XVIII

Gutrune

(L'Anneau du Nibelung)

Une blonde encore, aux traits fins, au regard pur, au frais visage, Gutrune, la fille des Gibichingen, la sœur de Gunther, le chef redouté.

Elevée dans la demeure ancestrale, bercée par les récits de faits héroïques, son cœur n'imagine pas l'amour sans la vaillance ; dans ses rêves de jeune fille, elle a toujours espéré pour époux un guerrier victorieux, au courage renommé. Aussi, quand Hagen préparant son infernale trame, lui parle de Siegfried, le vainqueur du dragon, elle n'hésite pas et le veut pour mari. Mais la timide doute de ses charmes; elle

craint que sa beauté, pourtant si jeune, si parfumée, ne soit pas suffisante pour conquérir l'homme qu'elle aime sans le connaître, sur le seul renom de sa valeur, et croyant Siegfried libre de tous liens, elle consent à lui verser le philtre amoureux qui le liera à elle.

Elle ne se doutait pas alors, la candide enfant, qu'en offrant au héros la coupe pleine du frais breuvage, elle lui offrait, par là même, un gage de mort prochaine.

Le héros arrive, et il s'empare de son être tout entier. Il est le premier homme qui ait fait battre son cœur virginal, et Gutrune s'abandonne à cet amour avec toute l'ardeur de ses vingt ans. Quand Brünnhilde, honteuse et désespérée, accuse hautement Siegfried de trahison, c'est à peine si elle a un mouvement de doute devant les allégations, pourtant si précises, de la Walkyrie. Ses défiances cèdent vite devant sa passion. Gutrune n'est pas de la race de Brünnhilde; l'amour, chez elle, l'emporte sur la fierté! Elle est de ces femmes qui pardonnent toujours à l'homme qu'elles aiment, même quand il torture leur cœur. Trahie par Siegfried, elle aurait pleuré et

souffert ; jamais elle n'aurait songé, comme la fille de Wotan, à laver dans le sang de l'Aimé, son outrage d'épouse. Au milieu de ces mœurs à demi sauvages, elle met une note de douceur.

Gutrune, si elle est une passionnée, est aussi une femme de devoir. Quand le cadavre de Siegfried est ramené au burg des Gibichingen, sanglotante, elle se jette sur le corps de l'homme qui, le premier, l'a possédée et qu'elle a aimé avec enivrement. Mais Brünnhilde, pâle et grave s'avance. D'un ton souverain qui ne laisse aucun doute, elle lui révèle tout, lui apprend qu'elle seule est l'épouse légitime. Alors, avec un exquis mouvement de pudeur et de honte, Gutrune s'écarte de Siegfried. Elle ne se reconnaît pas le droit d'usurper plus longtemps la place de l'Autre, de la grande trompée, et elle se courbe sur le corps de Gunther, cachant dans ses mains son visage en larmes. L'amour fraternel est le seul qui lui soit permis désormais ; mais c'est en vain qu'elle cherche un restant de vie sur le visage du roi.

. . . . . .

Dans la catastrophe finale, seule Gutrune reste

vivante. Seule elle n'a pas désiré la possession de l'Anneau maudit, et sa main n'y a jamais touché. Pourtant, si son corps vit encore, son âme est morte; elle a suivi dans la terre ceux qui ne sont plus.

C4251977

XIX

KUNDRY

A. J. Boyle

XIX

Kundry

(*Parsifal*)

La plus énigmatique, la plus étrange des figures wagnériennes. Etre mystérieux, changeant et multiple, créature de Perdition et de Sainteté, de Haine et d'Amour, d'Orgueil et d'Humilité, symbolique mélange de Bien et de Mal, Kundry n'est pas une femme, c'est la Femme, la Femme avec toutes ses fragilités et ses fautes, la Femme en proie à toutes les passions bonnes et mauvaises, et jouet des unes et des autres.

Kundry est un être double ; elle a deux existences,

l'une de veille, l'autre de sommeil, mais cette dualité n'est qu'un symbolisme qu'il est de prime importance de dégager clairement. L'état de veille caractérise la liberté morale de Kundry, sa claire compréhension du Bien et du Mal, le remords de ses fautes, sa ferme volonté de les réparer, son désespoir de ne pouvoir y arriver. L'état de sommeil signifie que la femme dominée par ses passions a perdu son libre arbitre, que livrée sans défense au pouvoir du Démon, personnifié par Klingsor, elle n'a plus de volonté et que, soumise par les enchantements, hypnotisée en quelque sorte, elle obéit aux ordres d'En-Bas.

Mais qu'est-ce que Kundry ? d'où vient-elle ? où va-t-elle ? Wagner laisse planer sur cette femme, sa dernière création, une vague obscurité. Comme le dit le vieux Gurnemanz, elle semble expier en cette vie une autre vie. Un jour, elle nous l'apprend elle même, en voyant le Christ marcher au supplice et ployer sous le lourd fardeau de sa croix, une suggestion infernale fit passer sur ses lèvres un strident éclat de rire. Et depuis, maudite, elle a traîné sa vie. Les

générations ont disparu, mais elle, Ahasverus femelle, les années l'ont laissée intacte, toujours soumise au pouvoir du démon. C'est en vain qu'elle aspire à la Mort, à l'éternel sommeil.

Errante par le monde, elle est tombée dans les rêts du magicien Klingsor, l'ennemi des chevaliers du Graal ; il sait l'évoquer et la fait servir à son œuvre ténébreuse.

C'est ainsi qu'elle séduit Amfortas. Grâce à elle, la Sainte-Lance tombe entre les mains de Klingsor, et le roi du Graal reçoit la blessure dont la plaie saigne toujours à son flanc pécheur. Mais quand l'influence démoniaque ne la domine plus, Kundry, volontairement, sert de messagère aux chevaliers, — oh, combien prompte et fidèle ! — et pour guérir Amfortas de la blessure dont elle a été la cause involontaire, elle va, jusqu'en Orient, quérir des baumes inconnus.

Création bizarre et extraordinaire que celle de cette femme dont la vie se dédouble. La voyez-vous sous ses haillons de bure, avec sa chevelure d'ébène tombant en lourdes ondes sur ses épaules décharnées,

avec sa figure sauvage, son teint bruni, ses yeux hagards et luisants, sa parole brève, ses gestes pour ainsi dire automatiques ?

La reconnaîtriez-vous, maintenant, dans ce parc enchanté, où les incantations de Klingsor viennent de la faire surgir pour perdre Parsifal ? Elle a retrouvé toutes les grâces féminines qu'en son premier état elle semblait avoir à jamais ignorées. De ravissants cheveux blonds ornent sa tête charmante et descendent, en flots dorés, le long d'un visage frais et jeune, sa poitrine superbe se dresse palpitante sous la riche étoffe qui n'en dérobe aux regards qu'une faible partie, un sourire enchanteur court sur sa bouche vermeille, et sa voix semble être une caresse mélodieuse. Comme elle se fait insinuante pour entraîner le héros à sa chute ! Avec quelle habileté elle devient maternelle, évoquant le souvenir de celle qui enfanta Parsifal, de la malheureuse femme, au nom si troublant de Herzeleide, pour arriver à poser ses lèvres impures sur celles du Sans-Péché ! Mais, pour la première fois, ses charmes restent impuissants. Elle se désespère, car, dans cet amour qu'elle implore,

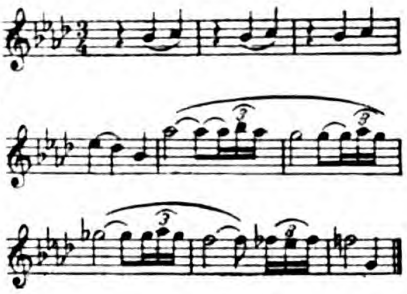
elle croit trouver la chose si désirée, la Rédemption à laquelle elle aspire. Kundry pressent que l'homme virginal est le sauveur attendu, mais elle ne comprend pas que c'est en lui résistant qu'il la rachètera. Alors le démon se réveille en elle, et les cris de haine succèdent au murmures d'amour. Rien ne peut, pourtant, sur Parsifal. Il reconquiert la Lance et, d'un signe de la croix, il renverse l'asile du Péché. « *Tu sais où me retrouver* », dit-il à Kundry, avant de disparaître avec son glorieux trophée.

. . . . . .

Kundry est fidèle au rendez-vous. Le charme brisé, elle a repris sa forme première. La voici devenue douce, humble ; elle ne pense plus qu'à servir. Un vrai repentir illumine maintenant cette conscience obscure. La femme est morte. Quant à la courtisane resplendissante, on pourrait douter qu'elle ait existé, si, à l'exemple d'une autre prostituée célèbre, repentante elle aussi, elle ne lavait avec amour les pieds du héros retrouvé, n'y versait des parfums, ne les essuyait avec ses cheveux

Maintenant, tes peines touchent à leur fin, Kundry,

vivante énigme, et la Mort, que tu as si souvent appelée, va t'apporter le repos désiré, avec le pardon de tes fautes.



XX

LES FILLES-FLEURS

XX

Les Filles-Fleurs

(*Parsifal*)

Dans l'immense jardin rempli de plantes tropicales aux couleurs multiples et exacerbées, aux formes étranges, aux parfums subtils et grisants, elles errent, se livrant à mille jeux folâtres, les filles d'amour créées par le pouvoir magique de Klingsor. Elles sont d'une grâce adorable, d'une beauté excitante, les jeunes belles. Jamais ne s'est vue réunion plus nombreuse de femmes diversement jolies. Elles répandent autour d'elles une atmosphère de sensualité ; de leur corps admirable s'exhale un grisant

TAYLOR OXF

arôme qui monte aux sens et fait perdre la raison à tous les hommes assez imprudents pour oser pénétrer dans ce lieu de perdition.

Riantes et joyeuses, elles vivent inconsciemment leur vie de péché, appliquées à leur besogne voluptueuse. Pour se rendre plus irrésistibles, leur coquetterie les incite à se parer de fleurs. Bientôt revêtues de corolles cueillies aux arbustes merveilleux, elles deviennent de véritables fleurs animées, aux couleurs chatoyantes. Et d'elles, le parfum féminin, mélangé à celui des plantes, monte de plus en plus impérieux, invitant à l'Amour.

Mais c'est en vain, ô filles, que vous allez déployer tous vos charmes, toutes vos griseries, tous vos appels ardents de bêtes en folie. Pour la première fois, vos corps brûlants de luxure seront sans pouvoir sur un homme. Le Pur Sans-Tache, le Rédempteur promis à Amfortas, n'est pas fait pour succomber sous vos caresses impures.

TABLE

TABLE

	PAGES
Dédicace	V
Préface	IX
Irène	3
Senta	9
Vénus	17
Elisabeth	25
Elsa	33
Ortrude	41
Isolde	49
Brangæne	57
Eva	63
Madeleine	69

PAGES

LES FILLES DU RHIN 73

FRICKA 79

FREÏA 85

ERDA 91

SIEGLINDE 95

BRÜNNHILDE 103

LES WALKYRIES 113

GUTRUNE 119

KUNDRY 125

LES FILLES-FLEURS 133

34

ÉTIENNE DESTRANGES

LES

FEMMES

DANS L'ŒUVRE DE

RICHARD WAGNER

PRÉFACE DE ALFRED BRUNEAU

VINGT DESSINS INÉDITS DE A. DE BROCA

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
(SOCIÉTÉ ANONYME)
33, Rue de Seine, 33
1899

LIBRAIRIE FISCHBACHER, 33, Rue de Seine, à PARIS

En Vente :

CROQUIS D'ARTISTES

FAURE — LASSALLE — MAUREL — VERGNET — RENAUD
SALÉZA — FUGÈRE — TASKIN
Mmes VIARDOT — CARVALHO — NILSSON — KRAUSS
ROSE CARON — GALLI-MARIÉ — ISAAC — VAN ZANDT
Par HENRI DE CURZON
Un Volume grand in-8, avec 16 Portraits — Prix : 10 francs
Quelques exemplaires sur papier de Hollande — Prix : 25 francs

NOUVEAUX PROFILS DE MUSICIENS

R. DE BOISDEFFRE — TH. DUBOIS
CH. GOUNOD — AUGUSTA HOLMÈS — E. LALO — E. REYER
Par HUGUES IMBERT
Un Volume in-8 avec 6 Portraits à l'eau forte, par A. et E. Burney
Prix : 6 francs

PORTRAITS ET ÉTUDES

Par HUGUES IMBERT
LETTRES INÉDITES DE GEORGES BIZET
CÉSAR FRANCK — C.-M. WIDOR — ÉDOUARD COLONNE
JULES GARCIN — CHARLES LAMOUREUX
Le *Faust*, de ROBERT SCHUMANN — Le *Requiem*, de BRAHMS
Un Volume in-8 avec un Portrait de Bizet, gravé par E. Burney
Prix : 6 francs

PROFILS D'ARTISTES CONTEMPORAINS

ALEXIS DE CASTILLON — PAUL LACOMBE — CHARLES LEFEBVRE
J. MASSENET — ANTOINE RUBINSTEIN — ÉDOUARD SCHURÉ
Par HUGUES IMBERT
Un Volume in-8, avec 6 Portraits, gravés par E. Burney
Prix : 6 francs